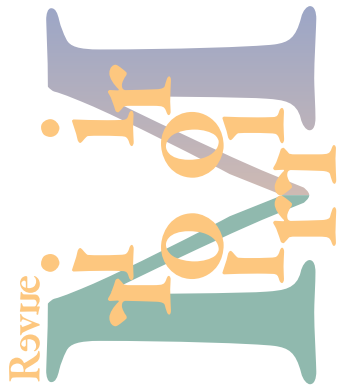


Il tombe comme une plume.
Il nous happe dans les profondeurs de la nuit,
Comme si nous étions invitées par de sombres créatures.
Les masques se retirent, à l'heure du crépuscule.
On se met à l'aise dans la pénombre.
Le visage peut dévoiler sa bestialité sans crainte ;
Un sourire énigmatique laisse entrevoir des dents blanches.
On les imagine pointues, à l'heure du crépuscule.
On sent le parfum mystique de l'obscurité,
Une fumée acre nous racle la gorge.
Une brume troublante apaise nos pensées.
Des pensées fumantes, à l'heure du crépuscule.
Un autre monde émerge de sa tanière.
Les entrailles se serrent, se recroquevillent ;
Serpents internes mordants la poitrine.
Le ventre se noue, à l'heure du crépuscule.
Les ténèbres nous enveloppent ;
Sous un grand manteau d'obsidienne.
Tout est recouvert par le mystère.
Les ombres glissent sur la peau, à l'heure du crépuscule.
Quel étrange monde que celui de l'obscurité,
Si doux, si acéré, au contour flou et mal taillé.
Enigmatique projection de notre réalité.
Entre Soleil et Lune, voici venu l'heure du crépuscule.

Simon Tisné

crépuscule

revuemiroir.wordpress.com
à partir des ateliers d'écriture
de Laura Vazquez



Revenez à ces forces *primitives, instinctives*, dont parle Wittgenstein
Écrire un moment avec Radu Vancu



l'entre-deux

Olivia Lefebvre

Agréable et effrayant,
Électrisant, le doux bégaiement
De nos deux corps se retrouvant.
Momentané partenariat,
Met à cran mon corps
Tellement nouveau.
Intérieur en expansion,
Extérieur en contraction.
Je suis tellement heureuse
D'être vivante.

Je me délecte de l'instant
Sentiment d'intensité et d'infinie douceur.
Mes doigts devenus fous.
Avides.
Voltigent, grapillent.
Je goûte le rythme.
Je savoure les gestes.

La frayeur folle.
Je me souviendrai.
De tes mains.

six heures

Soline de Laveleye

six heures
des lambeaux de rêve
accrochés à mes cheveux

emmêlés
tous les âges se résument
à ces nids de souris

sur la tête
ou dedans
il est six heures la journée

doit commencer
c'est l'heure il faut
et je ne veux rien

j'ai besoin d'une absolution
ou d'un remembrement
je suis soluble je veux retrouver

les eaux cotonneuses du sommeil
où tous les âges réunis
goûtent un moment de fluidité

six heures
après minuit
avant midi

la bascule
se traduit
par mon ventre

serré d'un côté puis de l'autre
tous les âges se recroquevillent
surtout les plus petits

car à six heures
le matin n'a pas un goût bien chaud
qu'il faut bien terminer

sans y penser
comme si on était obligé
en se demandant : pourquoi se lever

hors des âges confondus du sommeil
quitter l'enfance qui tient la mort dans ses bras en la berçant
et la vieillesse qui berce l'enfant

berce la femme qui berce l'enfant
six heures sont somnées
– et soudain le thorax palpite

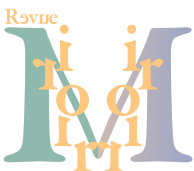
c'est l'apparition
d'une bête aux lacs sans fond
de même le paysage et ses couleurs
je m'en lave les pupilles
je m'en rince le visage
le ventre aspire au large
six heures tassées, je déploie
mes âges dans la lumière

bleu brouillard

Marianne Skorpis Rimo

Kirkenes en novembre. Le soleil s'est couché ;
la nuit monte dans le ciel et en moi. Le froid
mélangé à l'humidité s'infiltrer au plus profond de
mon être. Je ressens chaque partie de mon corps et ses
tensions, sa fatigue. Mon corps semble plus lourd, plus
lent. C'est l'heure où les chiens ressemblent aux loups et où
mes repères s'estompent. Je suis entre l'Europe et la Russie, entre
le jour et la nuit.

La ville n'est pas grande et pourtant j'ai l'impression de me perdre.
Peut-être suis-je en train de disparaître. À cette heure plus qu'à aucune autre, je
ressens la vacuité, le peu d'importance de cette chose que j'appelle “moi”. Ici, j'existe
à peine. Je suis l'étrangère, l'inconnue, je suis celle qui passe. L'obscurité habille les corps
et les visages, elle les transforme en silhouettes. Bientôt, ce seront des ombres.
Je traîne du côté des bateaux. Derrière l'un d'entre eux s'étale un bleu immense. Bleu flou,
brume et mystère. Bleu épais, presque solide. Bleu horizon, bleu lointain. Rêves de Nord, de côtes
glacées, d'inconnu. Ça émerge, ça se soulève. Une vague. Je ne l'avais pas vue venir. Des fantasmes sans
mots, des sensations sans nom, quelque chose d'enfoui dont je ne soupçonnais pas l'existence. Pendant
quelques secondes pendant quelques minutes je m'enflamme, tendue tout entière vers ce bleu. Je fais
corps avec lui. Je l'ai rencontré. Demain, quand le brouillard disparaîtra, je me rendrai compte qu'en face
se trouve le prolongement de la côte. Le large est plus loin, hors de ma vue mais pas de mes pensées.
Depuis, le bleu ne m'a plus quittée.



revuemiroir.wordpress.com

à partir des ateliers d'écriture
de Laura Vazquez



à travers la langue

Julie Nakache

Être au monde depuis son lit
les yeux emplis de terre de cailloux de poussière
laisser les mots arriver par la langue
les mouvements par les bras
les images par le sexe, le ventre
le matin par les jambes.
les bruits du dehors jettent la première pierre
saignent le sommeil — le sang des rêves coule
et on se demande en regardant par la fenêtre
combien
il y a de morceaux de ciel
dans l'oiseau.

chute

Mireille Boissel

ce moment / ce moment où tout bascule / ce moment où tout en moi bascule / le corps qui tremble le cœur qui pompe la gorge qui plombe le diaphragme qui tombe / ce moment / ce moment où tout bascule / où l'estomac relâche acide et feu de gorge où cage se referme où côtes se retiennent / ce moment / ce moment où tout bascule / la nuit où tout se noie tournoie / ce moment où les tripes hurlent / où tout vacille tout scintille tellement trop loin des yeux des puits qui aspirent le monde les couleurs et le sang au milieu / le flot qui roule rouge sous la paupière le fer cuivré et le béton armé qui dorment sous les armes / ce moment / ce moment où tout bascule / mes instincts dénudés plus forts que mes mains mes seins mes reins qui compriment mes relents pour évacuer ce qui ne tient plus ne veut plus / sur mes 2 pieds 2 jambes bassin noyé coulé dans l'amertume des verres sirosés sans soirée jaunis au blanc de l'œil rougis sur mes lèvres séchées ma langue râpée / ce moment / ce moment où tout bascule / et mon cœur qui s'éteint d'avoir trop avalé le monde et ses contrariétés le monde et ses violences furieuses le monde et tout ce qui m'encombre

Il y a une petite place avec une fontaine
l'eau s'écoule lentement, les jets sont réguliers
Ma peau moite à l'épreuve de sa paume glacée. Son empressement à voler mon regard
afin de combler son absence d'yeux —
agglutinée au matelas.
Faire venir le dehors dans le dedans
les murmures de la fontaine très civilisée
trouver une stabilité dans l'effroi
Il suffit d'écouter la fontaine pour cesser d'exister. Si je n'existe pas, ils ne sont pas morts par ma faute.
Enfin je fonds en remous, je suis une vague minime qui clapote au coeur d'une petite place
j'aime beaucoup la lumière jaune du lampadaire qui colore la fontaine
l'eau d'or
et la température est bonne
Je n'habite aucune chambre, je n'ai pas de famille,
le monde est sauvé jusqu'à minuit prochain.

Je n'habite aucune chambre, je n'ai pas de famille,
le monde est sauvé jusqu'à minuit prochain.

semaine morte

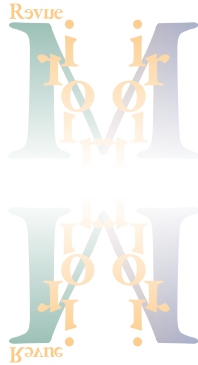
Louise Bianchi

Au dimanche à 16h le ventre se vide,
les jambes mollissent, le souffle fébrile.
Le soir s'étire et se rapproche dans un ennui teinté d'urgence.
Pour vivre une vie entière, seules quatre heures demeurent.
Au creux de l'après-midi l'angoisse et la raison se font la cour,
la nausée est leur ton, l'immobilisme est leur façon.
Pétrifiés d'un œil las nous fixons au mur,
le crépuscule de cette semaine morte,
dilapidée sans éclat.

criminelle

Louise Groult

Minuit surgit en sueur
la pénombre est lourde
la chambre ploie
la télé est éteinte
pourtant il provient du salon un chuintement
si j'écoute cela se rapproche
si j'écoute pas cela ricane
un clou fiché dans un organe impossible
Dilué dans le papier peint son visage prend forme
Son visage pèse au dessus de moi, il me force à le regarder
je ne veux pas — son absence d'yeux.
Les parents sont au lit
leurs têtes reposent sur l'oreiller
ils gisent entièrement désossés
la faute est mienne je suis hantée
Il flotte hors du mur désormais
il n'a pas vraiment de corps
une idée de corps, vêtue d'une ample chemise blanche
une chemise ample au col ouvragé de vieille dame
J'ignore où je finis où je commence —
heureusement l'infinie solitude me consolide.
Tout est faux.
La famille : des boyaux du sang des viscères. La tête de mon frère plantée au sommet d'un pic. Ma soeur morcelée le long de la voie ferrée.
Il y a une petite place avec une fontaine
l'eau s'écoule lentement, les jets sont réguliers
Ma peau moite à l'épreuve de sa paume glacée. Son empressement à voler mon regard
afin de combler son absence d'yeux —
agglutinée au matelas.
Faire venir le dehors dans le dedans
les murmures de la fontaine très civilisée
trouver une stabilité dans l'effroi
Il suffit d'écouter la fontaine pour cesser d'exister. Si je n'existe pas, ils ne sont pas morts par ma faute.
Enfin je fonds en remous, je suis une vague minime qui clapote au coeur d'une petite place
j'aime beaucoup la lumière jaune du lampadaire qui colore la fontaine
l'eau d'or
et la température est bonne
Je n'habite aucune chambre, je n'ai pas de famille,
le monde est sauvé jusqu'à minuit prochain.



une nuit pas comme les autres

Laure Bonnamour

Son heure va arriver, c'est certain, c'est imminent. Cet instant, cette seconde du Passage...
Ma chère M. va mourir. Il y a déjà quelques jours que je me pose la question : quand ?
Réveillée à 4h30 du matin, une angoisse me serre la gorge. J'ai du mal à respirer. En connexion avec le souffle irrégulier, rauque et tenu de ma chère parente, là-bas, seule dans une chambre blanche, branchée à une dernière perfusion de survie.
Les yeux grands ouverts, je bascule mon regard vers son intériorité. Je me téléporte vers elle pour l'accompagner et la rassurer de ma chaleur de vie.
4h30 du matin, heure où l'horloge circadienne gonfle les poumons et me parle de cette tristesse, émotion caractéristique de cet organe.
C'est une heure comme une autre.
Ce 4h30 de ce matin-là, ce n'est pas la promesse d'un

le verger des voix

Laurence Vien

Les ateliers d'écriture de Laura Vazquez

Assise sous leur ombrage, je perçois dans les branches, Tous les parfums des voix,
Des voix venues de loin, au timbre chaud, généreux,
Restituant la chaleur des fruits gorgés de soleil,
Des voix douces et sucrées comme un sirop de fraise,
De framboise, de groseille grimant le long des murs,
Et puis les voix rieuses et gaies comme des hordes d'enfants,
Sautant entre les fruits tombés au pied des arbres.
Elles poussent juste là, tout autour,
Elles caressent ma peau et m'enveloppent entièrement,
Je les dévore des yeux, rien rate pas une miette,
La mienne est économe et laisse place aux autres,
Elles poussent juste là, tout autour,
Elles caressent ma peau et m'enveloppent entièrement,
Je les dévore des yeux, rien rate pas une miette,
La mienne est économe et laisse place aux autres,
Elles poussent juste là, tout autour,
Elles caressent ma peau et m'enveloppent entièrement,
Je les dévore des yeux, rien rate pas une miette,
La mienne est économe et laisse place aux autres,
Elles poussent juste là, tout autour,
Elles caressent ma peau et m'enveloppent entièrement,
Je les dévore des voix, je revois le verger,
L'espace d'un instant, le silence nieffraie,
Elle se retrouve seule, personne à qui parler, ni personne à entendre,
Le « Profite des voix, j'en retrouve le goût... »
« Tu vas faire une salade ? » au timbre admiratif, liquoireux, entêtant,
« Ce moment me nourrit... » né d'une coquille de noix aux yeux bleu malicieux,
Soudain, la solitude, le vide et puis le rien,
Ils détestent la pêche, le sirop, les enfants,
La chaleur du soleil, la douceur des framboises et les accents fleuris,
Je conserve précieusement l'acoustique gourmande
Et les voix du verger résonnent alors longtemps en moi.
Par la fenêtre ouverte,
les seules lumières sont encore
Les réveils artificiels de ceux
qui se sont levés avant moi,
Et, ne souhaitant profiter de l'aube,
Ont allumé leur plafonnier.
Ils gâchent le plus important sans le savoir,
Ou alors sans le regretter.

une aube facile

Audrey Jarre

Loin de moi l'idée de me soucier
De ce que l'on pense de mes matins.
Mais si on veut dire la vérité,
Si on veut parler du mal et du bien :
Il y a plus de mérite à se lever l'hiver,
Quand dehors tout est gris et froid,
Que lorsque tous les oiseaux, mue estivale,
Vous accompagnent dans cette mission,
De leur bruyante chorale.

C'est facile de trouver la force de sortir du lit
Quand dehors tout est aussi chaud que les draps,
Quand l'air est moite, enveloppante mélodie,
Qui à tous tes sens dit : « ça ira ».

Quand il faut souffler la buée,
Que l'expiration fait autour de ta tête comme un masque
Alors c'est là que la nuit est dure
Ce n'est pas une nuit statique, on marche dedans
À chaque pas on se heurte à de l'air dans lequel personne n'a respiré.

Comment je fais pour me lever
Tu me demandes terre à terre
Et je te réponds
Une méthodologie a b c — écoute :

D'abord j'ouvre la porte de la chambre sur le salon.
Là, le soulagement originel :
Ouvrir une pièce noire sur une autre pièce sombre.
L'œil n'a pas à s'habituer, le pied sait où il va.

endormissement dans une brume cotonneuse
pour accéder au lever du jour, laiteux. C'est l'instant ultime où je m'interroge.

Est-elle encore en vie ? Quand va-t-elle décider de son ultime souffle ? Rythmer ma respiration sur la sienne pour lui insuffler ma présence, cadence d'une respiration, autre.
Mes mains chaudes diffusent leur énergie à distance sur le corps en partance. C'est étrange, cette coïncidence : ma tête bourdonne en alternance... Les lignes de nos corps se fondent en un nuage.
Je ferme mes paupières. Les yeux me piquent et me brûlent, les larmes perlent. Je scrute ma chambre. Quelques voitures accélèrent au loin. Je fixe le plafond, neutre. Il est insensible à cet évènement douloureux. La moiteur de l'attente.

Je tourne et retourne dans mon lit dans un énervement indescriptible. Je suis une pile électrique.

Etrange atmosphère d'inquiétude, de culpabilité, mêlée à du soulagement. Je racle ma gorge.

J'émetts des sons de protolangage pour la bercer.

Elle est morte à 5h. Délivrée de ses souffrances.

Les tons des teints se dissolvent dans la nuit, entre chien et loup. Le loup a mangé le chien.
Il fait froid.

Direction de la publication : Benjamin Milazzo



Moi je n'allume aucune lampe
Avant de voir le soleil percer vif,
Ou dilué par les nuages.
J'aime voir les meubles changer de couleur.
Ils me rappellent que les objets et les gens,
Comme le soleil,
Comme toi,
Sont plusieurs choses à la fois.
Toujours plus que ce que l'on connaît.

Si le soleil a chaque jour
Une couleur, une heure, une forme différente,
Alors toi aussi tu peux essayer.
Il y aura toujours des gens pour guetter l'aube
Et t'attendre.